



Cyril Dion dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



JÉRÔME COLIN : Bonjour Michel. Mais dites donc...

MICHEL DRUCKER : Dites donc, c'est vachement mieux qu'avant. Tu as une voiture sublime.

JÉRÔME COLIN : On s'est upgradé.

CYRIL DION : Monsieur, c'est mon taxi.

MICHEL DRUCKER : Sublime. C'est quoi comme marque ?

JÉRÔME COLIN : Une Tesla.

MICHEL DRUCKER : Electrique, silencieuse.

JÉRÔME COLIN : On est passé à l'électrique.

CYRIL DION : C'est mon taxi. Vous ne pouvez pas le prendre, ce n'est pas possible.

JÉRÔME COLIN : Il est magnifique.

CYRIL DION : Oui, il est sublime.



MICHEL DRUCKER : C'est beau. A bientôt.

JÉRÔME COLIN : Merci Michel. A bientôt.

MICHEL DRUCKER : Content de vous voir tous. A bientôt.

JÉRÔME COLIN : Salut. Ben venez, venez...



CYRIL DION : Moi, je vais à la librairie *Le Wolf*, près de la Grand Place.

JÉRÔME COLIN : Ah d'accord. Excusez-moi, Michel Drucker essaie toujours de faire l'émission...

CYRIL DION : Je sais. On ne le laisse pas.

JÉRÔME COLIN : Vous allez au *Wolf*, c'est ça ?

CYRIL DION : Oui. Près de la Grand Place. Je pense que ça roule bien, en plus...

JÉRÔME COLIN : Je vois que Monsieur connaît Bruxelles.

CYRIL DION : Mais oui ! Monsieur est déjà venu.

JÉRÔME COLIN : Dans ce cas, c'est parti ! On y va.

CYRIL DION : On y va.

CYRIL DION : Il est drôle. J'ai fait son émission deux fois et je pense qu'à chaque fois, il ne me reconnaît pas.

JÉRÔME COLIN : Non. C'est comme ça.

CYRIL DION : Parce qu'en fait, quand on n'est pas assis sur le canapé rouge, on n'est pas la même personne.

JÉRÔME COLIN : Il ne reconnaît les gens que sur fond rouge.

CYRIL DION : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Allez, bienvenu !

CYRIL DION : Vous rigolez mais...

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas censé rire vous, vous êtes en train de sauver le monde.

CYRIL DION : Je ne ris pas, ce n'est pas drôle. Ce n'est pas drôle ce qui m'arrive.

JÉRÔME COLIN : Ça fait une sacrée responsabilité quand même au dîner de Noël... « Bon, Cyril, t'en es où ? »

CYRIL DION : C'est horrible. Au dîner de Noël...mais à tous les dîners. Ce n'est même pas : « T'en es où ? », c'est que les gens culpabilisent. Si je vais chez quelqu'un, il cache tous ses trucs dans ses placards : « Non ça je l'ai acheté au supermarché mais j'y suis allé parce que j'étais obligé, c'est ma mère qui m'a emmené... »

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est terrible.

CYRIL DION : « Non mais cette voiture... Bon d'accord... C'est un peu un 4x4. En fait, c'est parce que j'ai beaucoup d'enfants, avec plein de valises »... Ils se croient toujours...

JÉRÔME COLIN : ...Obligés de s'excuser.

CYRIL DION : Oui, il faut qu'ils s'excusent de tout. Donc je leur dis : « Ça va, moi non plus je ne fais pas des trucs très bien ».

JÉRÔME COLIN : Ben oui. C'est vrai que vous êtes devenu l'emblème de quelqu'un qui a une responsabilité énorme, c'est-à-dire, convertir le monde. C'est trop grand pour un seul homme, quand même.

CYRIL DION : Exactement. J'essaie d'expliquer que je ne vais pas le faire tout seul, et que si les gens ne comptent que sur moi, on n'est pas arrivé. Ça risque de ne pas marcher tout de suite, il vaudrait mieux qu'on s'y mette à plusieurs.

JÉRÔME COLIN : Il y a quand même une réelle prise de conscience ces vingt dernières années.

CYRIL DION : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais on est encore, évidemment, loin du compte.

CYRIL DION : On est loin du compte parce que, quand on regarde les chiffres, ça continue de s'aggraver. C'est-à-dire qu'on peut se dire qu'il y a de plus en plus de gens qui sont conscients de ces choses-là, et c'est vrai, parce qu'aujourd'hui il n'y a plus personne qui dit « Le changement climatique ? Je n'y crois pas » ou « Qu'est-ce que c'est

que cette histoire ? ». Mais si on regarde en France, on aurait dû diminuer nos émissions de gaz à effet de serre de 3 % l'année dernière, et on a augmenté de 3 %. Il va falloir que les chiffres suivent.

JÉRÔME COLIN : Donc, il y a beau avoir des écologistes existants. Par exemple en Belgique, les dernières élections ont été « gagnées » par les écologistes, ce sont eux qui ont fait la différence cette fois-ci. Evidemment, il y a des gens qui commencent à vivre différemment, qui sont sensibilisés, on fait attention aux plastiques, attention à l'eau, le chauffage, etc, ... Malgré cela, la dérégulation gagne encore chaque année.

CYRIL DION : En fait, c'est ce que je raconte dans mon bouquin qui s'appelle *Petit manuel de résistance contemporaine*, ce qui gagne c'est le récit. C'est-à-dire que toutes les sociétés sont construites sur un récit dominant. Et aujourd'hui, le récit dominant c'est : « Plus tu vas avoir des trucs ; une grosse voiture, une belle maison, la possibilité de partir en vacances je ne sais pas où... plein d'objets, pouvoir changer de smartphone, de tablette... mieux c'est. »

JÉRÔME COLIN : Plus tu vas être heureux.

CYRIL DION : Plus tu vas être heureux. C'est une sorte d'aboutissement de la société.

JÉRÔME COLIN : C'est ça le récit de notre société ?

CYRIL DION : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : C'est la légende de notre société.

CYRIL DION : Exactement. Et qui continue à être alimentée par les publicités... La publicité où tu vois le mec dans la voiture, avec une très belle femme à côté de lui, des enfants sur le siège arrière, qui sont très calmes, qui ne font aucune miette, qui ne crient pas, ne se battent pas... Oui, mais n'importe qui, qui est monté dans une voiture avec sa famille, sait que cette histoire n'existe pas. Cela n'a jamais existé. Ce truc-là, avec cette voiture qui roule dans un paysage sublime, c'est une histoire pour nous faire croire que si on achète cette voiture, on va avoir un peu de tout cela : le bonheur, la belle femme, les enfants formidables, ce sentiment de liberté, ce statut social, et tout ce qui va avec. Et ça, c'est ce qui a entraîné le monde là où on est aujourd'hui, depuis 70 ans, et qui a contaminé le monde entier. C'est-à-dire que là, je reviens de Chine parce que le livre de *Demain* y est sorti et je suis en train d'essayer de monter un *Demain* chinois, avec des exemples, et un réalisateur chinois. Parce que si on n'a pas un impact sur la Chine, je ne sais pas comment on va faire. Et j'avais quand même encore un peu l'illusion que j'allais arriver dans un pays communiste, ou un peu au bord du communisme. En fait, ils sont devenus encore plus capitalistes que les Américains. Ce consumérisme, cette soif, cette boulimie d'avoir des trucs de plus en plus est devenu dingue là-bas. Ce qui veut dire que le récit capitaliste, libéral, consumériste, a gagné face au récit communiste, et a gagné à peu près partout dans le monde.

JÉRÔME COLIN : Si le récit capitaliste gagne sur toutes les autres utopies, ce qui est le cas, est-ce que ça veut dire que ce récit a parfaitement identifié notre nature profonde d'être humain ?

CYRIL DION : Non, pas notre nature profonde... en tout cas, je pense, une partie de notre fonctionnement. C'est-à-dire que ça a bien identifié notre faiblesse, notre volonté de confort, notre conformisme aussi, un peu. Et ça joue là-dessus. Et ça joue bien là-dessus, ça marche bien. Mais en fait, ce qui est en train de craqueler ce récit, c'est d'autres éléments de notre nature. Notamment notre besoin de sens, notre aspiration à quelque chose qui va au-delà de la possession matérielle. Il y avait un article qui est paru, qui a été relayé par France Télévision sur le Net. Cet article concernait ces jeunes qui refusent d'aller travailler dans des grandes multinationales, et moi j'ai plein de patrons de

multinationales qui me témoignent parfois dans des rencontres, qu'ils n'arrivent plus à embaucher parce que les jeunes leur disent « Mais moi, aller bosser juste pour avoir un gros salaire, une grosse voiture... »

JÉRÔME COLIN : «...mais pour une entreprise de merde qui sur-pollue, je ne suis pas d'accord. »

CYRIL DION : Voilà : « Ça ne m'intéresse pas. »

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, regardez... Virez-moi ces livres...

CYRIL DION : Virez-moi tous ces bouquins.

JÉRÔME COLIN : Là, dans le truc, il y a un papier, enroulé. Regardez. C'est ça ?

CYRIL DION : *Manifeste étudiant pour un réveil écologique. En tant que citoyens, en tant que consommateurs, en tant que travailleurs, nous affirmons donc dans ce manifeste notre détermination à changer un système économique en lequel nous ne croyons plus. Nous sommes conscients que ça impliquera un changement de nos modes de vie, car cela est nécessaire. Il est grand temps de prendre les mesures qui s'imposent et de cesser de vivre au-dessus de nos moyens, à crédit sur la planète, sur les autres peuples et sur les générations futures.*

JÉRÔME COLIN : 15.000 jeunes ont signé cet appel. Ils sont tous en école, dans les grandes écoles françaises, ils se sont tous engagé. Alors, évidemment, la réalité et la fiction sont deux choses différentes mais ils sont tous philosophiquement engagés.

CYRIL DION : Oui.

JÉRÔME COLIN : A refuser un poste s'il était proposé par une entreprise, selon eux, sur-polluante. C'est beau parce que ça veut dire que les mentalités changent, ce n'est pas la génération précédente qui aurait posé cet acte...

CYRIL DION : Mais ça, c'est un début de changement de récit justement. C'est-à-dire que l'histoire qui se raconte sur leur vie, sur ce que leur métier doit leur apporter, sur leur responsabilité dans le devenir du monde, a changé. Et c'est là-dessus qu'on a besoin d'appuyer. On a besoin que ça devienne la norme. Un peu comme ça s'est produit sur d'autres sujets. Typiquement, l'égalité entre les hommes et les femmes, entre les noirs et les blancs. Ce n'était pas du tout évident. Et il a fallu, à la fois des luttes ; Martin Luther King, Malcolm X, à la fois des livres, sur les femmes par exemple ; Virginia Woolf avec *Trois Guinées*, *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, pour que petit à petit la mentalité change et que ça devienne évident pour les gens, qu'ils se disent ben évidemment que ce n'est pas normal que les femmes ne puissent pas voter. Les Suffragettes, au début du XXème Siècle, quand elles se sont mises à manifester, c'était « oui, bon d'accord, vous êtes gentilles », et puis il y a eu la 1^{ère} Guerre Mondiale. Et pendant la 1^{ère} Guerre Mondiale elles ont pris le pays en main et là tout le monde a été obligé de se dire « Ah, en fait elles sont aussi capables que les hommes ». Donc pourquoi, en fait, rappelez-moi pourquoi il y a une différence pareille de traitement dans la société ? Ben il n'y a pas de raison. Ça ne devrait pas. Et une fois que l'imaginaire a changé, ça peut venir s'incarner dans des structures économiques, politiques, comme ça s'est fait avec des lois, la loi en 64 qui met fin à la ségrégation aux Etats-Unis, la loi qui autorise l'avortement, la loi qui permet le droit de vote pour les femmes, etc... Donc on en est là pour l'écologie. Il faut que notre imaginaire se transforme et après les lois, ça va venir.

JÉRÔME COLIN : Ok, donc on est dans un récit, on doit changer ce récit. « *People have the power* », comme disait Patti Smith. Nous devons changer le récit et derrière, la loi arrivera pour structurer cette nouvelle société. C'est joli, évidemment.

JÉRÔME COLIN : Quand vous avez fait *Demain*, vous, Cyril, vous aviez quel âge ?

CYRIL DION : Quand on a commencé c'était en 2014, donc j'avais 36 ans.

JÉRÔME COLIN : Vous étiez encore un jeune homme.

CYRIL DION : A l'époque.

JÉRÔME COLIN : C'est un film important aujourd'hui. C'est facile de le dire 3 ans plus tard, c'est un film très important, je trouve qu'il y a un Avant et un Après. Est-ce que vous-même, vous avez été sidéré de ça ?

CYRIL DION : Ah oui ! On a été sidéré de ça. Mélanie, les producteurs, distributeurs, et moi, nous étions sidérés. Je me souviens encore, quand j'étais dans la salle de montage avec Sandie Bompar, la monteuse, je lui disais « Mais qui va aller voir ce truc ? Qui va aller voir ce truc de 2 heures, sous-titré, qui parle de création monétaire, de démocratie, d'écologie ? Que des trucs qui sont réputés être chiants ». Et puis, on a commencé à faire quelques avant-premières, et je me souviens, la première qu'on ai faite c'était pour les gens qui avaient donné de l'argent au financement participatif. On les a fait venir dans un cinéma dans le quartier de l'Opéra de Paris, et moi pendant tout le truc je m'enfonçais dans le siège, parce que, nous, on avait déjà vu le film 26 fois. Moi, j'ai passé 9 mois en montage, j'en pouvais plus, donc je m'enfonçais dans le siège et je me disais « Mais c'est nul ! mais qu'est-ce que c'est nul...c'est tellement nul, mon Dieu ! » et à la fin, ils se sont tous levés, standing ovation pendant 5 minutes. Avec Mélanie, on ne savait pas quoi faire, on se regardait, on se disait « Qu'est-ce qu'on fait ? on y va... ». Il y avait plein de gens qui pleuraient et donc, on s'est retrouvé devant, on les regardait pleurer donc ça nous a fait pleurer. Et là, c'est le premier moment où on s'est dit « il se passe quelque chose ». Et après, pendant les 2 mois d'avant-premières, ça a été tout le temps la même chose, les salles étaient pleines. Je me souviens, on est arrivés à l'UGC de Bordeaux et on faisait une projection à l'Utopia, qui est un cinéma indépendant, qui n'a que 200 places, donc ça a été rapidement plein. Et donc l'UGC a dit ben on va faire une séance aussi. Et quand on est arrivé le soir, on dînait avec le directeur du cinéma qui nous dit « Alors, il se passe un truc bizarre, c'est-à-dire que j'ai ouvert il y a une semaine. On avait mis la salle 230, bon, elle a été pleine en 2 jours, donc a ouvert la salle de 280, bon, elle a été pleine en 2 jours, donc on a ouvert la salle de 350, elle a été pleine le lendemain donc on a ouvert la salle de 520. C'est la première fois de l'année que je l'ouvre, même pas pour Dany Boon. C'est quoi votre truc là ? C'est un documentaire sur l'écologie ? ». Et donc, le soir même, on a fait les 2 salles, donc plus de 700 spectateurs. Et il y en avait plein qui étaient restés sur le carreau, sur le trottoir.

JÉRÔME COLIN : Donc, il se passait quelque chose.

CYRIL DION : Oui, il se passait un truc. Et on a usé tout le réservoir de spectateurs convaincus, militants, pendant les avant-premières. Et quand le film est sorti, ces derniers n'étaient plus là. Donc, il fallait toucher les autres, ceux qui s'en foutent, qui ne s'intéressent pas à ces sujets-là.

JÉRÔME COLIN : Et en même temps, c'est ceux-là qui sont intéressants.

CYRIL DION : Voilà, exactement. Sauf qu'eux, ils ne sont pas venus le premier jour au cinéma. Pas du tout. C'est-à-dire, qu'en France, il y a une tradition. Quand les films sortent le mercredi, le premier mercredi, on va à l'UGC des Halles, qui est le plus grand cinéma d'Europe, et on va compter le nombre de gens qu'il y a dans la salle. Donc là, j'y vais avec le distributeur, mon producteur m'appelle et me dit « Alors, combien ? », je dis « 9 », « 9 quoi ? », « Ben 9 personnes ». « Quoi ? 9 personnes ? Mais c'est la catastrophe. » Parce que normalement ce chiffre-là est censé nous

donner une indication du succès du film. Donc là, 9 personnes, ça veut dire que c'est plié. Et il appelle d'autres copains, il y en avait qui étaient à Opéra, d'autres qui étaient à Montparnasse, ... A Opéra, ils étaient 3. A Montparnasse, ils étaient 4. C'était la douche. Et donc, au fil de la journée, on remonte les chiffres et le soir on a un truc qui s'appelle « la Soirée chiffres » chez le distributeur, et là on apprend qu'il y avait 4000 personnes dans la journée, donc c'était nul quoi.

JÉRÔME COLIN : C'est vraiment nullissime.

CYRIL DION : Ah oui, nullissime.

JÉRÔME COLIN : Alors que les avant-premières s'étaient superbement bien passées.

CYRIL DION : Super bien passées. Donc je discute avec le directeur de la programmation qui me dit : « Je ne comprends pas. En gros, c'est un peu comme si on n'avait fait aucune avant-première, aucune presse, comme si personne ne savait que le film existait ». Tout le monde s'en foutait.

JÉRÔME COLIN : Alors qu'on parlait déjà beaucoup du film.

CYRIL DION : Alors qu'on parlait du film, qu'on avait fait des médias importants. Bon, on était 3 semaines après les attentats donc c'était plus dur d'aller au cinéma, mais c'était aussi que les gens se disaient : « C'est un documentaire, j'ai le temps, je le verrai peut-être à la télé, un autre jour... »

JÉRÔME COLIN : Et qu'est-ce qu'il se passe alors ?

CYRIL DION : Et là, le patron du cinéma des Halles, le plus grand cinéma d'Europe, nous dit : « Bon les gars, c'est plié là, ça n'intéresse pas les gens hein, donc désolé... ». Là, le distributeur s'accroche, et le lundi matin quand ils font la programmation pour la semaine suivante, il supplie les salles.

JÉRÔME COLIN : ...De garder le film en salle, sinon on le vire.

CYRIL DION : Exactement, parce qu'il y a plein de films qui attendent, donc on prend un truc qui va être plus rentable, qui va faire plus d'entrées. Il supplie, il menace en disant : « si tu ne me le gardes pas, je ne te donne pas le Woody Allen », il essaie tout. Genre « S'il-te-plaît, tu vas voir, c'est un film de longue haleine ». On finit par garder les salles mais on perd la moitié des séances. Donc on a que des séances à 13h00, à 16h00, là où les gens ne vont pas... Et pourtant la 2^{ème} semaine, on fait autant d'entrées que la 1^{ère}. Donc, ce n'est pas énorme, mais ça ne baisse pas alors qu'on a moins de séances. Les exploitants trouvent ça bizarre. Ils se disent gardons le une 3^{ème} semaine, à la séance de 13h00, on ne sait jamais. Et la 3^{ème} on fait autant que la 4^{ème}, la 4^{ème} autant que la 5^{ème}, la 6^{ème} autant que la 5^{ème}...

JÉRÔME COLIN : Avec de moins en moins de séances.

CYRIL DION : Non en fait on se met à regagner des séances. Petit à petit. Et à la 6^{ème} semaine, ça décolle et on fait genre 30 % de plus. Ce qui n'arrive jamais, parce que normalement on perd 50 % dès la 2^{ème} semaine. Donc là, les cinémas commencent à s'interroger. En disant « Qu'est-ce qu'il se passe ? ». Donc on va prendre le film, alors qu'on ne l'avait pas pris. L'UGC Opéra, par exemple, a pris le film en 8^{ème} semaine, 5 séances par jour.

JÉRÔME COLIN : Ce qui n'arrive jamais.



CYRIL DION : Jamais. Et là, on passe les 300.000 entrées, on a un article dans Le Parisien qui dit « *Demain, le succès surprise...* ». Ça continue, on passe les 500.000 entrées et là Le Monde fait un article qui dit « *Demain, phénomène de société* », qui est lu 2,5 millions de fois sur Internet, plus dans le journal papier. Et là, tous les médias qui sont toujours en quête d'histoires, se mettent à dire « Ouh, il y a une histoire ». Donc on se met à avoir plein de médias. Encore plus qu'à la sortie. Qui racontent le truc. C'est dingue, il y a un truc qui se passe, donc évidemment il y a plein de gens que ça intrigue, comme on aime bien ça, les succès surprise, il y a des gens qui se mettent à aller au cinéma. Et puis il y avait un phénomène qui était marrant, pendant les avant-premières, les gens à la fin applaudissaient, parce qu'il y avait vachement d'élan, et les personnes qui venaient voir le film, qui n'étaient pas militantes, qui n'étaient pas habituées à ce genre d'ambiance, étaient très impressionnées que ça applaudisse, donc ils le racontaient aux gens qu'ils connaissaient en disant : « Moi j'ai été voir un film, à la fin les gens applaudissaient - Ah bon ? ». Alors les gens se disaient : « ça a l'air bien ce truc-là, je vais aller le voir ». Et en fait, les gens avaient envie de vivre le même truc quand ils y allaient. Donc c'est eux qui lançaient la claque. Et donc, les autres gens se mettaient à applaudir aussi.

JÉRÔME COLIN : Ce qui fait que même dans les cinémas les gens applaudissaient à la fin du film.

CYRIL DION : Voilà. Donc les gens qui étaient là se disaient c'est dingue, ils applaudissent, et le racontaient à d'autres, qui avaient envie de vivre le même truc, qui lançaient les applaudissements à leur séance, qui, du coup, influençaient les autres, qui le racontaient à d'autres, et c'est devenu une espèce de légende. C'est le film où les gens applaudissent à la fin.

JÉRÔME COLIN : Un récit, une histoire.

CYRIL DION : Exactement. Donc cette histoire s'est propagée et, petit à petit, a entraîné de plus en plus de gens dans les salles, avec des moments dingues. A Odéon, un dimanche, alors qu'il y avait *Chocolat* avec Omar Sy, 5 séances par jour, nous on était que 2 séances dans ce cinéma-là, les gens se sont battus pour entrer dans la salle. Battus. Ce qui n'était pas très *Demain* d'ailleurs, ils se poussaient : « non j'étais le premier... »

JÉRÔME COLIN : « C'est moi le plus écolo ! »

CYRIL DION : Ce cinoche-là a gardé le film 39 semaines. Donc le film est resté 39 semaines à l'affiche, après on a eu un César, ça a relancé la machine...

JÉRÔME COLIN : César du meilleur documentaire, plus d'1 million de spectateurs. Un film qui sort dans 30 pays, un phénomène.

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'un phénomène comme celui-là, c'est dû, je me permets de le dire, à la qualité du film ? C'est un film formidable, mais un succès comme ça, c'est aussi quelque chose de formidable qui arrive au bon moment ?

CYRIL DION : Bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi est-ce qu'à ce moment-là, c'était le moment parfait pour proposer ça aux gens ? Qu'est-ce qu'il y avait dans le monde ?

CYRIL DION : C'est difficile à dire. C'est une espèce d'alchimie de plein de trucs. Mais ce qui est certain, c'est que ça faisait déjà des années qu'on parlait de ça, il y avait eu le film d'Al Gore, il y avait eu le film de Nicolas Hulot, il y avait eu plein de documentaires sur la question de l'alimentation, *We feed the world*, etc...et moi je sentais depuis plusieurs

années, déjà parce que j'ai commencé à écrire *Demain* en décembre 2010, que chez les gens, il y avait une espèce de : « ok, on a compris que ça allait mal, maintenant on fait quoi ? ». C'est ça la vraie question. Et au moment où le film est sorti, il y avait la Cop 21, et tous les médias avaient identifié que c'était un peu le sommet de la dernière chance, que c'était très important, parce que Copenhague avait échoué en 2009, et qu'on voyait bien que c'était tragique. Donc l'attention et la conversation, l'histoire, le récit dans lequel *Demain* est sorti, avait tendance à se focaliser sur « Bon on a un gros problème, maintenant il faut s'en sortir, donc il faut que les politiques arrivent à un accord, mais il faudrait aussi plein d'autres choses. Quoi ? On ne sait pas trop ». Et là *Demain* arrive en disant « Eh les gars, on a une proposition ». Autre chose qui se produisait, en tout cas, qui s'est produit en France, les attentats terroristes, le début de la montée de l'Extrême Droite, parce que je me souviens, quand on a lancé le financement participatif en 2014 c'était 3 jours après les élections régionales où le FN avait fait des très hauts scores pour la première fois, donc il y avait aussi une espèce de sentiment de morosité et d'angoisse...

JÉRÔME COLIN : Il fallait de l'espoir et de l'inspiration.

CYRIL DION : Voilà. Et tout d'un coup, nous on arrive en proposant quelque chose, en proposant un horizon, une direction, et ça, ça a donné une espèce de bouffée d'oxygène à plein de gens, je pense.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né où ?

CYRIL DION : Je suis né dans les Yvelines. Dans l'Ouest de Paris. A Poissy exactement. Enfin, c'est l'hôpital mais j'habitais du côté de St Germain en Laye.

JÉRÔME COLIN : Et vos parents faisaient quoi ?

CYRIL DION : Mon père était gestionnaire en patrimoine, donc un peu tout le contraire de ce que je fais, moi, maintenant.

JÉRÔME COLIN : Pas très *Demain*...

CYRIL DION : Rendre les riches plus riches. Et ma mère était femme au foyer et ensuite, quand mes parents ont divorcé, j'avais 12 ans, elle a fait beaucoup d'aide sociale. Notamment à l'hôpital. Et puis, elle a toujours peint. C'est ce qui m'a un peu éveillé à l'art.

JÉRÔME COLIN : Et votre rêve de gosse à vous, c'était quoi ? Comme d'autres disent : je veux être pompier.

CYRIL DION : Moi je voulais être éboueur, quand j'avais 5 – 6 ans. Je regardais les éboueurs par la fenêtre, je trouvais que c'était trop bien leur truc, ils avaient un gros camion, ils jetaient des trucs dans le camion, ils montaient à l'arrière, et donc je m'habillais comme ça, j'avais un bonnet, des gants et je jetais les coussins sur le lit de mes parents. C'était déjà mon truc, ramasser les déchets. Et après en fait j'ai commencé à vouloir être écrivain à 12 ans. J'ai commencé à écrire des romans policiers lamentables à 13 ans...

JÉRÔME COLIN : Ce qu'on écrit n'est jamais lamentable.

CYRIL DION : Ah si, moi c'était terrible. Il y a une phrase qui est restée, parce que ma femme se moque toujours de moi avec ça, j'avais écrit « elle gisait pendue ».

JÉRÔME COLIN : Elle gisait pendue ? C'est beau.



CYRIL DION : Parce que je pensais que « gésir » ça voulait dire : « être mort ». Je n'avais pas compris qu'il y avait un truc physique, qui n'était pas possible, qu'on ne peut pas être à terre et pendu en même temps. Et ma prof de latin me corrigeait. J'écrivais dans un petit carnet à carreaux et elle me corrigeait en rouge. Donc elle m'a vachement encouragé. J'ai commencé à écrire de la poésie à 17 ans, je crois. Et puis, vers 16 – 17 ans, mon rêve est devenu, plus généralement, de faire quelque chose qui a du sens, qui me donne envie de me lever chaque matin. En fait, je refusais cette idée qu'il faut se lever pour aller bosser. Pour aller récupérer un salaire. Genre « Allez, faut aller bosser ». Déjà, je n'aimais pas l'école et je me disais « Là, je viens de passer 15 ans dans ce truc, où je suis obligé d'aller, personne ne m'a demandé mon avis, personne ne m'a proposé de façon d'apprendre qui me convenait en plus, et maintenant vous voulez me dire qu'en fait la vie ça va continuer, c'est-à-dire qu'il faut que je trouve un boulot parce qu'il faut que je gagne de l'argent, et en gros je n'ai pas trop le choix parce qu'il n'y a pas du boulot pour tout le monde, et qu'il va falloir que je fasse ça jusqu'à 65 ans, en espérant avoir des petits moments de respiration pendant les week-end, pendant les vacances je pourrai faire ce que j'aime bien, ben c'est chouette la vie ! ». Ça fait envie.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est chouette... pas « chouette », ce qui est dingue, comme disait Bukowski, c'est la capacité de l'homme à l'accepter.

CYRIL DION : Oui.

JÉRÔME COLIN : Sans trop rechigner.

CYRIL DION : Non seulement à l'accepter, mais voire même, à le défendre. C'est-à-dire que, moi, ce qui me rend fou, c'est que quand je vais dans des lycées, quand je fais des conférences, il y a des gens pour m'expliquer que « Ben c'est bon quoi, le rêve de bobo là, de gens privilégiés, on est bien obligé de bosser. Et puis, on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie, et puis il faut arrêter de croire que tout peut être formidable ». C'est un peu les victimes qui défendent leur bourreau. Je me dis « Wouaw, on a été capable de vendre le truc tellement bien que maintenant, on le défend ».

JÉRÔME COLIN : Ou est-ce que les gens ont perdu leur capacité de rébellion et leur capacité à se sentir libres ? A dire « C'est comme ça la vie, c'est pas toujours marrant, c'est comme ça, on va se lever tous les matins et on va se faire chier et en plus on ne va pas en profiter parce que de toute façon on n'a pas assez de fric, parce que c'est la valeur dominante. Si on n'en a pas tu ne profites pas » ? Où est-ce qu'ils ont perdu cette capacité à se retourner évidemment contre ce récit-là ? Contre cette histoire-là ?

CYRIL DION : Ben à l'école et chez eux, en regardant leurs parents qui le faisaient. L'école aujourd'hui c'est... c'est à la fois l'école mais c'est le reflet de la société, on apprend à se soumettre à une autorité qui est : « Moi je suis l'adulte, je sais et pas toi, tu te tais, tu écoutes et tu fais ce que je te dis. Moi je suis le prof, je sais et pas toi. Moi je suis le Président, je suis le Maire, je suis je ne sais quelle autorité donc c'est moi qui décide, c'est moi qui sais ». On apprend ça parce qu'on considère que c'est ça qui va permettre le fait d'inhiber cette liberté, cette capacité à décider par soi-même, c'est ça qui va permettre à la société de fonctionner. Et c'est ce que remettent en question des gens comme les anarchistes en disant « non ».

JÉRÔME COLIN : Est-ce que les gens qui nous dirigent sont des idiots, Cyril Dion ?

CYRIL DION : Ah ben non. Ce serait trop facile.

JÉRÔME COLIN : On est d'accord ce ne sont pas des idiots. Sinon ils ne seraient pas là.

CYRIL DION : Ce serait trop facile.

JÉRÔME COLIN : Il ne faut pas être poujadiste. Ce ne sont pas des idiots. Ce sont des gens qui sortent souvent de très grandes écoles, particulièrement en France avec l'ENA etc... Ce sont des gens qui ont fait de la philosophie, qui ont fait de la sociologie, donc qui ont appris à se poser des questions, et qui ont appris surtout à nuancer leurs propos. Comment se fait-il dès lors qu'ils sont conscients, de manière assez nuancée d'ailleurs, du problème posé aujourd'hui par la société ? L'urgence écologique en est une, le fait de ne pas fabriquer des moutons pour demain qui seraient capables de détruire un système pour en construire un autre qui serait meilleur et valable pour beaucoup plus sur cette terre. Comment se fait-il alors que ces gens ne mettent pas ce qu'il faut en place pour que cela arrive ?

CYRIL DION : Il y a plusieurs raisons à cela. Mais d'une part, ce n'est pas forcément leur intérêt direct, puisque leur intérêt, très souvent, c'est de conquérir le pouvoir et de le garder.

JÉRÔME COLIN : D'être réélu.

CYRIL DION : Il faut quand même être lucide sur le fait que pour arriver par exemple à devenir Président de la République Française, mais j'imagine que c'est vrai pour d'autres pays, il faut avoir une soif de pouvoir assez démesurée parce que c'est dur comme métier. Enfin, je veux dire qu'il faut en mettre des cadavres dans le placard, il faut arriver à en surpasser des obstacles, il faut arriver à accepter de se faire démolir par les médias, par les électeurs. Donc il y a ça. Il y a le fait qu'aujourd'hui un responsable politique a finalement peu de pouvoir par rapport à des grandes entreprises ou même par rapport à des administrations. On a coutume de dire que ce qu'Edward Snowden appelle l'Etat profond, c'est-à-dire ces hauts-fonctionnaires qui restent quand les responsables politiques s'en vont ont parfois plus de pouvoir que les politiques en place. Par exemple un ministre a sans doute moins de pouvoir qu'une partie de son administration, en France, donc l'administration empêche parfois ce qu'on sait déjà, les lobbies. Les entreprises aujourd'hui ont souvent plus d'influence que des gouvernements. Apple par exemple, Google, Amazon, ont eu beaucoup plus d'influence pour transformer la société, transformer le monde ces 10 dernières années que n'importe quel gouvernement de n'importe quel pays. Et puis le modèle démocratique, le système tel qu'il fonctionne. Aujourd'hui l'opinion est très versatile. Et les intérêts particuliers ne vont pas toujours dans le sens de l'intérêt général, ils s'entrechoquent. Aujourd'hui si on dit il y a le changement climatique, donc il faudrait faire par exemple une taxe carbone pour éviter d'avoir...

CYRIL DION : Ah tiens, on a eu une petite photo.

JÉRÔME COLIN : Une petite photo qui est sortie de l'imprimante !

CYRIL DION : Mais oui.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

CYRIL DION : C'est un monstre qui met des gens dans une maison et puis ça fait de la viande après.

JÉRÔME COLIN : Oh mais ce n'est pas un monstre.

CYRIL DION : C'est moche.

JÉRÔME COLIN : C'est *The Wall*. C'est Pink Floyd.

CYRIL DION : Ah d'accord. Oui, j'ai pas vu...

JÉRÔME COLIN : *Teacher leave those kids alone.*

CYRIL DION : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que vous disiez tout à l'heure je pense.

CYRIL DION : C'est pour ça alors.

JÉRÔME COLIN : Ben oui. *The Wall*. Fantastique. Il faut revoir le clip. Vous avez vu le clip de *The Wall* adulte ?

CYRIL DION : En fait j'ai écouté plein de fois l'album mais le clip, non.

JÉRÔME COLIN : C'est quelque chose revoir le clip.

CYRIL DION : Je suis passé à côté.

JÉRÔME COLIN : Il est lumineux.

CYRIL DION : J'étais plutôt Doors, Beatles, Led Zeppelin. J'étais plus Bowie.

JÉRÔME COLIN : Revoir le clip de *The Wall* c'est quand même quelque chose, sur l'éducation rien n'a changé. Absolument fabuleux. Désolé.

CYRIL DION : Pour finir sur la difficulté d'un politique aujourd'hui c'est que tu te dis « Bon alors on fait une taxe carbone parce qu'il faut rendre le carbone plus cher, parce que ce n'est pas possible que le taxi pour aller à l'aéroport soit moins cher que le billet d'avion pour aller à l'autre bout de l'Europe ». Ce qui est le cas aujourd'hui avec Easy Jet.

JÉRÔME COLIN : Le taxi est plus cher pour aller à l'aéroport que le vol.

CYRIL DION : Non, il est parfois moins cher. Oui, oui... le vol est moins cher. Le vol est moins cher que le taxi. On va aller à l'autre bout de l'Europe pour 39 euros avec Easy Jet, et on va prendre le taxi pour aller à l'aéroport, ça va nous coûter plus cher. Donc ça, ça ne marche pas. Il y a un endroit... Il faut que par exemple les billets d'avion coûtent très chers pour qu'il y ait peu de gens qui le prennent et qu'on le prenne que quand on est vraiment obligé. Ça, c'est une mécanique qu'on a déjà bien identifiée. Mais, si on fait ça, qu'on fait une taxe carbone, ça veut dire que les gens qui sont dépendants de la voiture, qui aujourd'hui vivent dans le péri urbain, dans des milieux ruraux, qui doivent aller bosser avec, ça les pénalise. Ça va taper directement dans leur portefeuille. Si demain on dit il faut qu'il y ait moins d'avions qui volent, ça veut dire qu'il y a des gens qui vont être au chômage, qui vont perdre leur emploi. Donc les politiques qui sont dans un court-termisme permanent en se disant : « J'ai 5 ans, en fait j'ai pas vraiment 5 ans, j'ai 4 ans parce que ma campagne électorale va commencer un an avant les élections. Pendant 4 ans il faut que je fasse des trucs un peu spectaculaires qui permettent que je sois réélu. Est-ce que je vais m'embarquer dans un truc genre : je vais faire une taxe carbone avec la moitié du pays contre moi parce que les gens disent je vais perdre mon boulot, ça me coûte trop cher, ça tombe dans le portefeuille... ben évidemment que non ».

JÉRÔME COLIN : Donc on est au cœur du système évidemment, si on veut qu'à un moment le récit change la société c'est à nous de le faire, on l'a dit, on va craqueler ce récit actuel pour en faire un autre, mais si derrière la loi n'arrive

pas, et la loi n'arrive pas pour cette raison précise, qui est l'électorisme, en gros : « Je dois être réélu donc je ne vais pas me mettre tout le monde à dos », alors là, on a identifié un problème très clair, c'est l'électorisme, c'est le fait qu'un élu peut être réélu. Est-ce qu'il y a des penseurs, des intellectuels qui travaillent sur cette question en disant « il faut que cela cesse sinon ce récit que nous allons construire ne servira à rien » ?

CYRIL DION : Oui, il y en a plein. Là, par exemple il y a un de vos compatriotes qui s'appelle David Van Reybrouck qui a écrit un livre passionnant qui s'appelle *Contre les élections*, je ne connais pas le titre en flamand, qui a exploré ça, c'est-à-dire, la façon dont notre démocratie dysfonctionne complètement, la façon dont le modèle qui a été créé à la Révolution Française était fait pour garder une petite élite au pouvoir en fait, pour passer d'une – comment on appelle ça – d'une – je ne trouve pas mes mots – voilà, en fait les gens qui ont créé le modèle démocratique actuel après la Révolution Française, leur but c'était de passer d'une aristocratie héréditaire à une aristocratie élective. Et dans les faits, c'est ce qui se passe. C'est-à-dire que c'est très rare que quelqu'un sorte de nulle part et se fasse élire. En général, c'est dans un tout petit corps social de la population, en France, je crois que c'est 0,2 % de la population, que la plupart des responsables politiques sont élus, parce que c'est une petite caste qui se cohorte, qui fait des Grandes écoles etc... Donc, il a exploré d'autres mécanismes possibles pour que notre démocratie fonctionne mieux et il y en a un certain nombre. Donc là on a parlé des mandats, comme par exemple de dire qu'on ne peut pas faire plus d'un mandat par exemple pour un responsable politique, donc que la politique ne soit pas forcément un truc professionnel mais que ce soit quelque chose qu'on vient faire pendant un moment de sa vie au service de l'intérêt général...

JÉRÔME COLIN : Avant de retourner à la société civile.

CYRIL DION : Avant de retourner faire un autre métier et participer à la société d'une autre façon, c'est une piste. Une autre piste c'est de dire : « On pourrait avoir, par exemple, soit des politiciens professionnels, par exemple, des députés qui font une carrière mais ça serait une chambre et une deuxième chambre ça serait des citoyens tirés au sort, qui viennent sur le modèle des jurés d'Assises, là aussi pendant un laps de temps très court, qui eux s'en fichent d'être réélus, ne sont pas dépendants de la pression des lobbies et potentiellement ont un regard un peu extérieur qui n'est pas celui des parlementaires, où un parlementaire aujourd'hui vote comme le rapporteur de son groupe a dit qu'il fallait voter. Il ne vote pas vraiment en son âme et conscience ». Un dernier truc vachement intéressant, c'est ce qui existe par exemple en Suisse, un mélange de démocratie représentative et de démocratie directe, par exemple des referendums d'initiatives populaires. En Suisse, 150.000 personnes qui se rassemblent peuvent faire une proposition de loi, ou s'opposer à une proposition de loi, et le gouvernement est obligé de l'étudier, de créer un référendum, une votation comme ils appellent ça en Suisse, et si la votation décide que oui la population veut faire ça, ça rentre dans la loi. C'est une façon de faire en sorte que la démocratie ça ne soit pas tous les 5 ans d'aller voter pour quelqu'un et donc de se piéger avec ce truc où eux ont peur de ne pas se faire réélire et donc ils essaient de tout faire pour que, c'est François Hollande quoi, François Hollande qui avait théorisé que la seule façon de se faire réélire c'était d'inverser la courbe du chômage. Donc, en gros, il s'était focalisé là-dessus, le reste on s'en fout, et ça n'a pas marché en plus. Donc là, si la population peut participer aux orientations politiques tout le temps, les suisses, en moyenne il y a 3 votations par an, ça change tout, ça veut dire qu'on ne remet pas tout sur leur dos aussi, on crée une vraie démocratie.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous connaissez très bien Nicolas Hulot...

CYRIL DION : Je le connais, oui.

JÉRÔME COLIN : Vous le connaissez. C'est évidemment quelqu'un qui a pris part au pouvoir, il a été Ministre, qui a rendu son tablier, comme on dit, à grands fracas d'ailleurs. C'est impossible aujourd'hui, quand on est engagé, pas qu'avec son cerveau mais aussi avec son cœur, ou ses tripes, de monter au pouvoir ? C'est impossible à supporter ?

CYRIL DION : C'est deux questions différentes ça. Ce n'est pas impossible d'y être, puisqu'il y a été...

JÉRÔME COLIN : A supporter ?

CYRIL DION : A supporter ? Oui c'est super difficile. Et puis ce qui est super difficile c'est le sentiment qu'on est tout le temps empêché. C'est-à-dire que lui s'est retrouvé dans un gouvernement dont la colonne vertébrale n'était absolument pas ce que lui voulait faire. Donc c'est très difficile de demander à un Ministre de la transition écologique de faire en sorte qu'on diminue complètement les émissions de gaz à effet de serre en demandant en même temps au Ministre de l'économie de relancer la croissance, donc de vendre des Airbus, de fabriquer des autoroutes... Non mais il y a un moment... D'en même temps aller signer des accords de libre-échange avec d'autres pays qui vont là aussi faire exploser l'empreinte écologique, de vouloir caresser dans le sens du poil les agriculteurs conventionnels et donc de continuer à détruire, à raser les forêts, à faire du soja, du maïs, à balancer des pesticides qui tuent les insectes, et en même temps de dire il faut faire une loi sur la biodiversité pour arrêter que les insectes disparaissent. Ça s'appelle une logique de pompier pyromane. On fout le feu d'un côté et puis on dit qu'on va l'éteindre de l'autre. Donc lui, à un moment, comment est-ce qu'il peut se sentir bien là-dedans ? Je veux dire que ça devient du foutage de gueule. C'est pour ça qu'on a besoin aujourd'hui de s'organiser, de construire une espèce de lobby citoyen, c'est-à-dire de créer un mouvement avec les millions de personnes qui sont déjà d'accord avec tout ça. Parce qu'en fait il y en a plein. Quand on a interviewé Nicolas Hulot pour *Après Demain*, un film que j'ai fait pour France 2, pour qu'il soit diffusé dans la foulée de *Demain*...

JÉRÔME COLIN : Qui va être diffusé...

Cyril Dion : Au mois de décembre.

JÉRÔME COLIN : Au mois de décembre à la télévision sur France 2 lors d'une grande soirée spéciale.

CYRIL DION : Voilà, on l'a interviewé, il nous a dit moi je n'ai pas 1 million de gens qui descendent dans la rue pour me dire : « On veut de l'agriculture biologique, on veut arrêter avec les énergies fossiles ». Donc d'une certaine manière le gouvernement qu'est-ce qu'il fait ? Il plie face à ceux qui sont les plus organisés.

CYRIL DION : Qui utilisent les leviers les plus forts, les plus puissants.

JÉRÔME COLIN : Ce sont les lobbies.

CYRIL DION : Et aujourd'hui ce sont les lobbies. Ce sont les grandes entreprises de l'agroalimentaire, les pétroliers, les banques, mais c'est aussi d'une certaine manière ce qu'on disait tout à l'heure, l'administration, ça peut être des corps de métiers aussi, c'est-à-dire que là on parlait de la FNSEA par exemple qui est le plus grand syndicat agricole, ben voilà quand ils vont brûler des pneus, bloquer les routes ou des raffineries, qui vont faire en sorte que le pays soit un peu paralysé, ben c'est un moyen de pression qui peut marcher et qui aujourd'hui est plus fort que ce que les personnes qui voudraient aller vers un modèle d'agriculture plus biologique, plus locale, font, parce qu'en gros elles ne font pas grand-chose. Eventuellement elles changent un peu leurs habitudes de consommation mais c'est tout. Donc ça ne peut pas marcher. Il y a un moment... Enfin la politique c'est quand même un rapport de forces. Quand je disais tout à l'heure que le capitalisme, le libéralisme avait gagné la bataille du récit, il ne l'a pas gagnée avec des petites fleurs. Il l'a gagnée parce que par exemple il y a des millions et des millions qui ont été investis dans la publicité. Quand on regarde le budget de la publicité aujourd'hui, c'est 1.600 milliards je crois sur la planète. Nous on n'a pas ça. On n'a pas cette force de frappe-là. Quand on regarde le cinéma par exemple, je raconte ça dans le livre, dans *Le*

petit manuel de la résistance, en 47, quand les Américains sont venus pour négocier les conditions du Plan Marshall avec les Européens, ils n'ont négocié qu'en échange des milliards qu'ils allaient donner pour la reconstruction du pays ils disposent de 60 % des droits de diffusion sur les écrans de cinémas européens. Et ça ils l'avaient théorisé, c'est-à-dire que le type qu'ils ont envoyé, Erik Johnson l'a dit, comme une arme de guerre contre le communisme, pour gagner justement la bataille idéologique sur le continent européen qui était morcelé, qui était coupé en deux. Et ça a marché.

JÉRÔME COLIN : Et ça a marché.

CYRIL DION : Et on voit aujourd'hui à quel point le cinoche américain et les pubs, et les marques, et tous les magasins ont complètement colonisé notre imaginaire. Ce qu'on mange, la façon dont on s'habille, la façon dont on a organisé nos villes, l'urbanisme avec ces zones commerciales en périphérie, pour la bagnole, le confort, avoir un gros frigo, des écrans...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un mec heureux Cyril ou finalement après avoir fait *Demain*, on le rappelle, ce succès qui est monstrueux et surtout c'est un film qui a fait beaucoup de petits, il y a plein d'actions qui sont menées par des gens qui ont vu ce film et qui ont changé de vie, ça vous met quand même un poids ? Est-ce que vous êtes un type heureux ou vous êtes un type que ce succès a rendu finalement figure tutélaire d'un combat qui est tellement trop grand ?

CYRIL DION : Oui, c'est sûr. C'est très intéressant ce que vous dites parce que ce sont des choses qui me traversent tout le temps. C'est-à-dire qu'à un moment j'avais envie de laisser le truc... de l'enlever des épaules, de le poser là et de dire bon les gars vous savez quoi, occupez-vous un peu de ce truc-là pendant un moment, parce que c'est trop lourd. C'est trop lourd aussi parce que justement il a trop de personnes qui essaient de remettre la responsabilité un peu sur moi parce qu'on adore que quelqu'un s'occupe du truc pour nous. Donc moi j'essaie au maximum de faire ça, c'est-à-dire de dire moi une partie de mon job c'est de vous donner de l'énergie pour que vous vous fassiez des trucs, ce n'est pas de le faire à votre place, ce n'est pas de vous dire ce que vous devez penser. Moi j'essaie de créer des conversations, de raconter des histoires, mais il faut qu'après vous saisissez la balle au bond si ça vous inspire évidemment, pour raconter vos propres histoires, pour faire vos propres initiatives. Ça ne repose pas sur moi. Et puis moi je n'ai rien de particulièrement exceptionnel, je n'ai pas d'idées très novatrices, je ne suis pas un être humain vraiment plus formidable que les autres donc voilà à un moment il faut remettre les choses à leur place. Et puis j'ai besoin de faire d'autres choses. J'ai publié un roman l'année dernière à la rentrée littéraire. C'est ce que je disais tout à l'heure, j'écris de la poésie, j'ai publié aussi un recueil de poèmes. Là il y a quelques temps je suis venu à Bruxelles pour faire les Midis de la Poésie où je suis venu faire une lecture musicale avec poésies et violoncelle. Et j'ai besoin de ça pour ne pas me dessécher. Sinon ce n'est qu'effectivement de l'angoisse, du militantisme.

JÉRÔME COLIN : Ça ne suffit pas évidemment.

CYRIL DION : Non ça ne suffit pas.

JÉRÔME COLIN : Il faut autre chose, il faut de la beauté aussi.

CYRIL DION : Pour être heureux il faut des choses qui font du bien. Il faut marcher dans la nature...

JÉRÔME COLIN : Du coup vous avez moins de temps pour faire ça. Vous écrivez encore de la poésie ?

CYRIL DION : Oui, bien sûr. Là, quand je suis venu à Bruxelles il y a quelques mois, une partie des poèmes que j'ai lus c'est des nouveaux poèmes, oui.

JÉRÔME COLIN : Ici, c'est intéressant, c'est une ferme, c'est la ferme du Parc Maximilien. Le Parc Maximilien c'est devenu un endroit très emblématique dans Bruxelles puisque c'est là que nous parquons nos migrants...

CYRIL DION : Ah oui d'accord.

JÉRÔME COLIN : C'est là qu'est le rendez-vous, parce que l'Office des Etrangers est juste à côté. Ici c'est une ferme, dans un centre-ville, je pense que c'est d'ailleurs une des seules en Europe qui est tout à fait dans le centre-ville, donc composte, animaux évidemment, jardin participatif, potager participatif pour les gens ici dans le coin, donc c'est un endroit assez intéressant du centre-ville, et je trouve que c'est un bel emblème, – Ce qui me paraît intéressant dans ça c'est là où le national ne peut pas faire, là où ce que nous on appelle ici en Belgique l'Etat Fédéral, ne peut pas intervenir, ne peut pas légiférer pour des raisons qu'on a dites tout à l'heure, on a quand même l'impression qu'au niveau local, parce qu'ici c'est subventionné par la Ville, que la Ville, les collectivités ont plus de pouvoir finalement qu'un Etat pour changer les choses. C'est très rassurant. Ça veut dire que les petites choses peuvent prendre des décisions que les grandes ne peuvent pas.

CYRIL DION : Bien sûr. C'est ce qu'on appelle le principe de subsidiarité, que tout ce qu'on peut faire à la plus petite échelle possible il faut le faire, et ça veut dire qu'on peut reprendre du pouvoir. C'est vrai aussi d'une collectivité par rapport à des individus. Une ville par exemple ne peut pas venir isoler votre maison. Elle ne peut pas non plus vérifier que vous avez bien composté vos déchets ou planté des légumes dans votre jardin. Ça c'est vous qui pouvez le faire, c'est vous qui avez le pouvoir de le faire. A une échelle plus vaste effectivement une ville a la possibilité de transformer la vie de ses habitants bien plus qu'un Etat souvent. Les habitants de San Francisco, les habitants qui vont vers le zéro déchet, les habitants de Copenhague qui est une ville où 4 personnes sur 5 vont au travail en vélo, qu'est-ce qui a changé le plus leur vie ces 10 dernières années ? C'est leur ville. C'est pas l'Etat. Et c'est aussi une échelle où la démocratie est plus forte. C'est-à-dire qu'il y a plus de liens directs entre les élus et les gens qui y habitent, il y a une unité de territoire, c'est-à-dire qu'on a tous un intérêt commun à ce que ça marche. Ce n'est pas un truc abstrait. C'est l'endroit où on habite. Donc que l'endroit où on habite devienne plus beau, éventuellement plus résilient, ben ça nous intéresse tous. Donc ça peut permettre de mobiliser les bien plus que sur un sujet qui paraît être ou spécial...

CYRIL DION : Je crois qu'il faut s'arrêter.

JÉRÔME COLIN : Nous ici, à Bruxelles, on est vraiment dirigé par des bouffons. Non mais c'est vrai. On est dirigé par des bouffons parce qu'en fait, ils auraient la capacité...

CYRIL DION : On est en bagnole, c'est nul hein. On est venu en voiture mettre des gaz dans le jardin.

JÉRÔME COLIN : Y'a pas de gaz, c'est une voiture électrique.

CYRIL DION : Oui c'est vrai c'est une voiture électrique, t'as raison.

JÉRÔME COLIN : Vous écrivez encore de la poésie Cyril ? Vous prenez le temps parce que c'est vrai que ça doit vous prendre, on plaisante un peu sur ça, mais c'est vrai que le poids que ça vous a mis sur les épaules est tout à fait...

CYRIL DION : C'est pas du temps que je prends. En fait c'est ce que je disais tout à l'heure, enfin quand j'ai fait cette lecture c'est ce que je disais aux gens, il y a une dame, c'était trop mignon, qui est venue me voir et qui m'a dit en vous écoutant je me suis rendu compte que la poésie c'est ça qui vous tient debout. Et ça m'a vachement touché parce que je lui dis : « Ben oui en fait c'est ce qui me permet de survivre ». C'est-à-dire que c'est ce qui permet de gérer cette

espèce de choc constant entre ce qu'on ressent, qui est débordant, qui est parfois de l'angoisse, qui est parfois de la joie, qui est parfois de l'intensité, de la fatigue, voir même de l'épuisement, de la stimulation, tout ce qui bouillonne à l'intérieur, et le monde extérieur dans lequel il n'y a pas forcément d'espace pour exprimer ça. Parce qu'il y a plein de codes sociaux, parce que ça va vite, parce qu'on travaille. Et donc le fait d'avoir cet espace-là qui est l'espace de la poésie pour pouvoir faire vivre l'intérieur et l'extérieur, c'est vital. Pour l'équilibre c'est hyper vital. Et c'est pareil avec les romans. Là je suis en train d'écrire un film de fiction, il y a un peu de ça aussi. C'est plus fort avec la poésie mais le roman et le film de fiction ça demande plus de discipline alors que la poésie c'est souvent un jaillissement, il y a un moment il faut que ça sorte. Donc je ne m'assois pas à mon bureau en disant tiens, je vais écrire de la poésie.

JÉRÔME COLIN : Et là, on touche à une question aussi qui est absolument sous-estimée par nous et donc nos gouvernants, c'est l'idée de la beauté. Il n'y a pas de cours à l'école sur la beauté, sur l'émerveillement, alors que c'est ce qui nous est probablement donné de plus beau. Et de plus essentiel.

CYRIL DION : C'est le nœud du changement de récit en fait. C'est-à-dire qu'on a besoin de passer d'un récit qui est basé sur l'avoir, avoir toujours plus de trucs parce que c'est ça qui va nous rendre heureux, à un récit qui est en fait pour être heureux de quoi a-t-on vraiment besoin. Et si on faisait la liste... j'ai fait la postface du nouveau livre de Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, Raphaël Stevens, qui habitent à Bruxelles, qui sont les collapsologues, les Mousquetaires de la collapsologie, et je disais mais dans le fond on s'en fout un peu d'avoir tout ça, d'avoir tous ces écrans plats, d'avoir ces grosses bagnoles, d'avoir toute cette techno, d'avoir autant de gadgets d'une certaine manière, je me suis amusé à faire la liste des trucs qui sont sans doute les plus importants pour moi dans la vie et donc je me suis dit tiens, il y a évidemment les besoins de base, c'est-à-dire il faut être logé, nourri, soigné, abrité, c'est les besoins fondamentaux, mais après ? Moi de quoi j'ai envie ? J'ai envie d'avoir des gens autour de moi que j'aime et qui m'aiment, avec qui je peux partager les choses qui sont les plus importantes pour moi, j'ai besoin de faire quelque chose que j'aime, d'être reconnu pour ça, par les autres, j'ai envie de pouvoir marcher dans la nature, de pouvoir faire l'amour, de pouvoir échanger avec d'autres êtres humains sur justement mon intimité, sur ce qui me traverse, j'ai envie et j'ai besoin d'être ému donc d'être au contact d'œuvres d'art, de lire, de regarder des films, d'écouter de la musique, ou d'en faire, mais dans le fond tout ça, ça ne demande pas de délires technologiques, ça ne demande pas énormément d'énergie, en revanche ça demande d'organiser une société qui permette ça. Qui permette d'avoir le temps et l'espace de vivre ça. Alors qu'aujourd'hui, le récit actuel qui est on veut avoir, pour avoir on a besoin d'avoir de l'argent, pour pouvoir acheter. Et pour avoir cet argent on a besoin de travailler. Et on a besoin de travailler éventuellement pour avoir encore plus d'argent donc pour pouvoir faire des crédits, pour avoir encore plus, et ensuite on a besoin de travailler encore plus pour rembourser ses crédits, donc c'est une espèce de cercle vicieux qui fait qu'au bout du compte on passe l'essentiel de notre temps, de notre énergie, de notre vie, à travailler pour rembourser nos crédits. C'est ça qu'on fait. Mais est-ce qu'on est sur cette planète pour rembourser des crédits ? Est-ce que c'est ça l'idée ?

JÉRÔME COLIN : Il doit probablement il y avoir un truc un peu plus grand que ça.

CYRIL DION : On espère. On espère qu'il y a quelque chose de plus intéressant. Et quand on regarde les choses sous un angle d'être et d'avoir, on se dit ben organiser une société où on aurait moins mais où on serait plus, on aurait une vie intérieure plus riche, c'est un sacré projet quoi.

JÉRÔME COLIN : C'est d'une évidence !

CYRIL DION : Chouette.

JÉRÔME COLIN : C'est ça qui est terrible.



CYRIL DION : Et ce qui est dingue c'est qu'avec ce qu'on est capable de faire aujourd'hui en termes de productivité et tout ça, on serait capable de travailler quelques heures par jour pour faire marcher le bousin, en gros, et tout le reste du temps faire des choses qui importent vraiment pour nous. 2, 3 heures par jour on se met au service...de la collectivité pour les trucs essentiels, parce que bon il faut quand même ramasser les poubelles, les trier mais bon éventuellement on en aura beaucoup moins parce qu'on aura beaucoup moins de déchets. En fait tout est comme ça. C'est-à-dire que plus vous avez de trucs plus il faut passer de temps à s'en occuper. Plus on accumule de trucs dans nos barriques... plus il faut de temps pour les ranger, les nettoyer, pour les payer. La vitesse moyenne en fait de quelqu'un à pied et de quelqu'un en voiture si on remet dans l'équation tout le temps qu'il a fallu travailler pour payer la voiture. En fait c'est 6 km/h.

JÉRÔME COLIN : Pas mal. C'est rigolo !

JÉRÔME COLIN : Là il y a un roman très important à côté de vous, je trouve, chez les écologistes on pourrait si on caricature en 3 grandes familles, les extrémistes écologistes...

CYRIL DION : C'est celui-là ?

JÉRÔME COLIN : Donc ceux qui veulent être chasseurs-cueilleurs, il y a vous, les positifs, ceux qui disent mais regardez, c'est en marche, ça va être très dur, il faut vraiment qu'on se fédère mais ça va aller, et puis il y a quand même des gens étonnants qui sont les collapsologues, vous en parlez, avec les 3 Belges, mais je pense que Cormak McCarthy, immense auteur américain et peut-être un collapsologue, il a écrit un roman fantastique qui s'appelle *La Route*, il y a un film qui a été fait d'ailleurs avec Viggo Mortensen, le coup de génie évidemment c'est que ce soit un père et son fils. Le père est responsable visiblement de l'effondrement mais son fils y est confronté, il se trouve dans un monde post-apocalyptique. C'est l'effondrement évidemment de notre société. Qu'est-ce que vous pensez de cette théorie de l'effondrement ? L'effondrement c'est la guerre hein. La guerre c'est l'anéantissement de l'être humain par l'être humain. Et puis de ce roman, de cette histoire, est-ce qu'elle est importante ?

CYRIL DION : En fait, vous ne pouviez pas le savoir mais c'est un de mes livres préférés.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

CYRIL DION : Oui. En fait, parmi mes deux livres préférés il y a *La Route* et *Sur la Route* de Jack Kerouac.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas compliqué comme mec. On se ressemble beaucoup.

CYRIL DION : Notamment *Le rouleau original* de *Sur la Route*, c'est-à-dire le roman qui n'a pas été charcuté.

JÉRÔME COLIN : Qui a été réédité il y a 7 – 8 ans.

CYRIL DION : Oui, qui a été traduit en français par Josée Kamoun, qui vient de retraduire *1984*, qui est juste un chef-d'œuvre. Et *La route* c'est un des livres qui m'a le plus bouleversé en fait, j'ai pleuré... Notamment pour ce truc de relation père-fils, à cause de la langue quoi. C'est du Shakespeare moderne. C'est une langue hyper sèche, au couteau, mais qui est tellement puissante, tellement évocatrice, pleine d'images. Il est incroyable ce livre. Et évidemment, quand on réfléchit à ça, à l'effondrement, à ce que pourrait être le monde si ça se cassait vraiment la figure, ben ce livre-là fait partie, effectivement, des totems qui ont essayé de l'imaginer.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, *La route* c'est vraiment un livre post-apocalyptique. Autre livre préféré chez vous, *Sur la route*. Rien à voir évidemment, Jack Kerouac, les Beats, l'histoire de jeunes gens, ils sont plusieurs, des jeunes filles aussi, qui vont parcourir les Etats-Unis avec une utopie complète.

CYRIL DION : Carrément. Mais ça parle de ce qu'on disait avant. Ça parle de ne pas se soumettre à ce truc de la société qui nous obligerait à nous ranger, à aller bosser, à mettre un costard...

JÉRÔME COLIN : Ça, ils disent non.

CYRIL DION : Ils ont refusé ça les Beats. Disant non, nous on ne fera pas ça.

JÉRÔME COLIN : Ils brûlent, dit Kerouac.

CYRIL DION : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire que nous on est plutôt éteins ? Ça voudrait dire ça ?

CYRIL DION : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Si eux brûlent. Oui ?

CYRIL DION : Ça veut dire que nous, c'est ce qu'on disait tout à l'heure avec la soumission. On a accepté de s'anesthésier pour supporter en fait cette vie-là, qui est quand même confortable mais assez chiant dans le fond. Qui n'est pas très excitante. Il faut bien s'anesthésier un peu sinon c'est trop dur. On a été obligé de s'asseoir sur trop d'aspirations, trop de rêves... Et eux ils ne l'ont pas fait. Et la poésie c'était central dans le mouvement de la Beat Generation. J'adore Ginsberg, Ginsberg qui a énormément influencé Dylan que j'aime beaucoup aussi, qui a écrit là-dessus aussi, et qui était aussi dans ce mouvement de refuser... Et ce qui est assez marrant c'est que, c'est un peu une dégression mais moi les héros que j'avais et que j'ai toujours d'ailleurs, mais de cette période-là, c'était vraiment en rupture justement avec la société capitaliste, consumériste et tout ça. Alors que maintenant, on voit, par exemple, on a tendance à dire que les nouveaux rockeurs c'est les rappeurs et c'est le contraire.

JÉRÔME COLIN : Ils embrassent cette société capitaliste.

CYRIL DION : Carrément. C'est-à-dire que c'est des clips avec des énormes bagnoles, les meufs à moitié à poils, des grosses chaînes en or, il faut montrer la richesse, et ça raconte plein de choses de notre société, à quel point finalement il y a plein de personnes qui ont été opprimées, colées dans des ghettos et dont l'aspiration a été d'avoir cette richesse de ces gens qui les opprimaient. C'est un peu comme ce que je disais tout à l'heure sur les gens qui défendent le salariat ou le fait d'avoir un métier qu'ils n'aiment pas, là c'est un peu pareil, c'est embrasser les codes des personnes qui les ont opprimés, au lieu de dire on veut tout casser et être complètement différents, c'est de dire ben nous on veut être pareil. On veut avoir autant de trucs, voir être plus riches. Et revendiquer ça. C'est Kenny West qui est le meilleur copain de Donald Trump. C'est barge hein.

JÉRÔME COLIN : C'est barge quand on y pense.

CYRIL DION : Carrément. Ça montre la puissance du récit. Et donc c'est pour ça que là-dedans on a besoin de remettre de l'art, des romans, des chansons, des poèmes, des films, qui ne parlent pas de ça. Qui parlent d'inventer

autre chose, une façon de vivre autre, comme Kerouac quand il était sur la route avec Dean Moriarty mais son vrai nom...

JÉRÔME COLIN : C'est Sal Paradise.

CYRIL DION : Non Sal Paradise c'était le personnage de Kerouac.

JÉRÔME COLIN : Dean Moriarty c'est... C'est terrible on a le même trou au même endroit.

CYRIL DION : L'autre, qui conduisait le bus...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est lui qui conduisait le bus dans *Acid Test* de Tom Wolfe.

CYRIL DION : Exactement.

JÉRÔME COLIN : On ne va pas revenir sur son nom maintenant. C'est comme ça.

CYRIL DION : Je vais le trouver.

JÉRÔME COLIN : Mais ça va venir avant la fin.

CYRIL DION : On va demander à M. Google. Parce que quand même, ça ne va pas. (je crois que je n'ai même pas de réseau).

JÉRÔME COLIN : Dean Moriarty et donc lui s'appelle ...

CYRIL DION : Niel Cassidy.

JÉRÔME COLIN : Niel Cassidy.

CYRIL DION : Quand même !

JÉRÔME COLIN : C'est terrible hein, on vieillit mon petit Cyril.

CYRIL DION : Ben voilà ! Ça y est, on est en train de sucrer les fraises.

JÉRÔME COLIN : On n'est plus ce qu'on était.

CYRIL DION : On n'est plus ce qu'on était.

JÉRÔME COLIN : La plus belle chanson de Dylan selon vous ? Vous voyez, parce qu'un nouveau récit ça fonctionne évidemment avec une très belle musique de film. Ce nouveau récit, cette nouvelle société, si c'était une chanson de Dylan ce serait quelle chanson ?

CYRIL DION : J'aurais tendance à dire...parce qu'en fait il y a plusieurs époques de Dylan. Il y a évidemment les *Masters of War* et toutes les chansons hyper engagées du début, et après, la période où il commence à devenir plus

déstructuré, plus lyrique, avec *Like a Rolling Stone*, *Desolation row*, tout ça, et pourtant en fait moi je crois que ma préférée c'est *Seven curses*.

JÉRÔME COLIN : Ah oui !

CYRIL DION : Vous la connaissez ?

JÉRÔME COLIN : Non.

CYRIL DION : *Seven curses* en fait c'est sur un bootleg et c'est la chanson qui me fait pleurer à chaque fois. *Seven curses* c'est juste sublime.

JÉRÔME COLIN : Je vais l'écouter.

CYRIL DION : Ça vaut le coup parce que si j'avais dit *Just like a woman*, ça aurait été un peu pourri. Tout le monde la connaît.

JÉRÔME COLIN : *The times they are a changing* c'est pas mal aussi.

CYRIL DION : Oui mais *The times they are a changing*, c'était la bande originale de cette époque-là, c'est-à-dire du fait que ça changeait. Tout comme on peut mettre, comme on disait tout à l'heure, *People of the power* de Patti Smith, ou *Power to the people* de John Lennon, ces chansons-là quoi.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue que ce soit à ce point sous-estimé. Aujourd'hui on va à l'école, au boulot. Dans les sociétés, que ce soit à l'usine, partout, il n'y a pas de musique, il n'y a pas un film à midi pour tout le monde, il n'y a pas de beauté. A l'école c'est la même chose. On fait des maths, on fait des sciences... C'est sûr que l'école évolue, je ne dis pas, mais il n'y a quand même pas de sensibilisation à cette chose qui nous paraît essentielle.

CYRIL DION : En fait ce qu'on ne raconte pas, c'est que la culture, ce qu'on appelle 'la culture', c'est évidemment les films, les livres, les peintures, mais c'est aussi tout le reste, c'est notre mode de vie, et ça, ça nous vient justement des histoires. Et que ces histoires-là sont hyper puissantes. Donc effectivement écouter des chansons, regarder des films, lire des romans avec cet angle-là, avec ce point de vue-là, en se disant « ok, ça nous raconte quoi de notre monde ? » Ou « Ça nous raconte quoi de telle époque ? Et en quoi est-ce que ça a influencé le monde ou pas ». Est-ce que cette chanson-là a changé quelque chose à la façon dont les gens se sont mis à... les gens réfléchissaient... Si on regarde *Imagine* par exemple, *Imagine* qui a été consacrée chanson du siècle je crois, quand il y a eu les attentats en 2015 à Paris, un peu partout il y avait des gens qui chantaient *Imagine*, qui jouaient *Imagine* sur des pianos. Quand il y a eu la Cop 21, Patti Smith est venue chanter *Imagine* justement au Trianon. Pourquoi ? Parce qu'*Imagine* c'est la possibilité qu'un autre monde existe. Et ça c'est 3 minutes, je ne sais pas combien de temps il a mis à la composer, à mon avis pas plus de 10 minutes, je pense que c'est un truc qui est venu comme ça, et ce truc-là, cette espèce de fulgurance sensible a eu un impact sur l'imaginaire de millions, centaines de millions de gens dans le monde. Et si ça on pouvait, entre guillemets, l'apprendre, c'est-à-dire se dire ben c'est hyper important ça, ça change le monde, c'est pas simplement inventer un nouveau moteur pour les avions. C'est aussi écrire des chansons, c'est aussi écrire des romans, c'est aussi faire des films. Ben on créerait des vocations. On se dirait « Putain, être artiste c'est important. »

JÉRÔME COLIN : Vous me réciteriez un de vos poèmes ?

CYRIL DION : Je peux le lire. Réciter... J'en ai là. Un long ou un court ?

JÉRÔME COLIN : Ce que vous voulez.

CYRIL DION : Il faut que je trouve la 2^{ème} partie.

JÉRÔME COLIN : Vous me paraissez un peu désorganisé.

CYRIL DION : On y va ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

CYRIL DION : *Le chemin court, je ne le connais pas. Je ne connais que l'excédent de terre. La lune, l'étreinte ratée, le tas de pierres que l'on monte, les mains ensanglantées, l'horizon, toujours l'horizon. Le chemin droit, je ne le connais pas. Je ne connais que les lacets, les culs de sac, la fin du jour à genoux, la langue sèche, je ne connais que les artifices, les oripeaux qu'on abat un à un. Le chemin plat, je ne le connais pas. Je ne connais que les tobogans, les vertiges, le souffle étranglé, les pentes adroites à soulever les peines, à creuser les torrents, les creux où s'enfoncer, les sommets où s'étourdir. Je ne connais que l'effort. Le chemin noir, je ne le connais pas. Je ne connais que les lueurs, les faibles éclats, l'étoile lointaine, la lumière qui aveugle, inonde, le soleil brûlant. Je ne connais que le feu qui s'échine, faiblit, meurt, et renaît. Et voilà Monsieur.*

JÉRÔME COLIN : C'est très beau. C'est vrai. Si j'avais trouvé ça nul, je ne sais pas si je me serais permis de dire « c'est nul ».

CYRIL DION : C'est nul.

JÉRÔME COLIN : Mais, comme je l'ai dit, c'est très beau. J'ai trouvé ça très beau. Merci. C'est un beau cadeau.

CYRIL DION : On est en train d'arriver là, non ?

JÉRÔME COLIN : On est en train d'arriver ?

CYRIL DION : Un peu.

JÉRÔME COLIN : Oui on est carrément en train d'arriver.

CYRIL DION : On est carrément en train d'arriver là...

JÉRÔME COLIN : Vous en avez à ce point marre de moi ?

CYRIL DION : Non, pas du tout. C'est que je vois le paysage changer.

JÉRÔME COLIN : Non on est arrivé. Nous sommes arrivés. Vous avez la Grand Place à votre gauche.

CYRIL DION : La Grand Place.

JÉRÔME COLIN : La Grand Place de Bruxelles. Formidable.



CYRIL DION : C'était bien chouette cette conversation.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

CYRIL DION : Ben oui. On a parlé d'autre chose que d'écologie, c'était bien. C'est vrai, j'en ai marre.

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Après les gens ont besoin qu'on continue à en parler.

CYRIL DION : C'est sûr, évidemment. Mais moi j'ai besoin qu'on me parle d'autres choses. Sinon je me dessèche.

JÉRÔME COLIN : Je peux bien comprendre. J'espère que vous ne vous dessèchez pas trop vite. Au revoir.